Dans les Mémoires d'un champion olympique ....

Une causerie du colonel Xavier Lesage, propos recueillis par Roger-Louis Thomas.

DANS LES "MÉMOIRES" D'UN CHAMPION OLYMPIQUE...

UNE CAUSERIE DU COLONEL XAVIER LESAGE

En mai 1966, nous avions publié quelques souvenirs que le Colonel Xavier Lesage venait de narrer à ses camarades du Manège de Saumur lors du déjeuner de « La Tunique Noire » durant la Fête Mondiale du Cheval.

Depuis, nous avons appris que l'Ancien Ecuyer en Chef du Cadre Noir et — rappelons-le — seule Médaille d'Or individuelle française de Dressage aux Jeux Olympiques (Los Angeles, 1932) avait accepté, il y a quelques mois et à la demande du Colonel G. Margot, de prononcer pour nos amis, stagiaires ès équitation académique à la Société Hippique de Dieppe, une causerie dans laquelle le dresseur, le technicien s'était parfois laissé aller à... prendre le pas sur... le moraliste ! Le Colonel Lesage, dans sa retraite de Gisors, a entendu notre demande. Il nous a accordé la faveur de transcrire pour vous cette causerie. Le ton familier, détendu de celle-ci s'explique — si nous pouvons ainsi dire — par « l'environnement » du propos : de jeunes camarades en Saint-Georges, tout oreilles en présence d'un grand et prestigieux Ancien qu'anime, malgré l'âge, la plus vivante passion équestre. R.L.T.

Je commence par vous dire que je n'ai rien d'un conférencier ayant été beaucoup plus habitué, au cours de ma carrière, à parler avec mes chevaux le langage des aides qu'à tourner de belles et élégantes périodes. Mais le Colonel Margot m'ayant manifesté le désir que je vous fasse une causerie sur quelques-uns de mes souvenirs, et, n'ayant rien à lui refuser depuis le temps que nous nous connaissons, et désirant lui être agréable, je n'ai pu qu'accéder à son désir. C'était très imprudent de sa part de me demander cela, car il ne sait pas du tout ce que cela va donner... pas plus que moi d'ailleurs !

Je vous demande seulement de m'excuser si je fais appel à mes papiers, étant, hélas, arrivé à un âge où il faut bien prendre quelques précautions pour ne pas tomber dans un trou de mémoire, ou galoper à la recherche de ses mots... encore faudrait-il que ce soit sur le bon pied ! Quand on est octogénaire, au prix de l'Argus, on ne vaut plus grand chose !

Enfin ! « Alea jacta est », franchissons ensemble le Rubicon...

Tout d'abord, je veux vous dire qu'il m'est très agréable de me retrouver ici aujourd'hui, dans cette ambiance qui est si particulière aux cavalières et aux cavaliers, tous animés de cette même passion qui m'a permis autrefois, et vous permet à vous de jouer de cet instrument merveilleux, doué de vie, qu'est le cheval, avec tous ses ressorts et toutes ses cordes, de le soumettre à nos exigences, d'en pétrir tous les muscles, pour l'avoir complètement à soi, et, finalement, en équitation supérieure s'entend, de le faire obéir au plus léger « vent de la botte », en un mot de le faire vibrer comme un violon.

Instrument doué de vie, ai-je dit, la comparaison n'est pas tout à fait exacte, car si le violon a aussi une « âme » elle n'est pas du même ordre; même un Stradivarius, quand il est dans sa boîte, il est inerte.

Le Sport que vous avez choisi est vraiment le plus noble parmi tous les autres, et je vous en félicite, parce que, non seulement il met en jeu toutes les parties de notre corps, jusque dans le bout des doigts, mais aussi parce qu'il fait appel à notre intelligence et à nos qualités morales; que, par surcroît, il développe.

Celui qui, pour la première fois, a sauté sur un cheval, les jambes nues, sans selle, sans étriers, avec peut-être une simple liane dans la bouche, il y a quelques milliers d'années, ne pouvait, malgré tout le plaisir qu'il en a sûrement éprouvé, se douter des jouissances que réserverait, un jour, à ses adeptes l'art de l'Equitation, qu'il s'agisse de mettre un cheval en Haute-Ecole, ou simplement de le mettre en avant des jambes et sur la main, ou bien de le bander savamment pour lui faire franchir des obstacles.

On nous a dit que le Lion était le Roi des animaux, je crois que pour nous c'est bel et bien le Cheval.

Loin de moi, naturellement, la pensée de vous faire un cours d'équitation, me gardant bien de marcher sur les brisées du Colonel Margot. Vous avez en lui un vrai Maître, incontesté, d'une très grande autorité, un exécutant hors de pair, et vous pouvez remercier le Ciel de vous l'avoir donné, et qu'il ait bien voulu s'intéresser à vous.

Vous avez aussi, dans la personne de Monsieur Cochenet, un remarquable instructeur et dresseur, un cavalier très complet, comme le prouvent ses nombreux succès dans les compétitions auxquelles lui ou ses chevaux prennent part; et puis, en Madame Girard, une cavalière émérite, championne de France, qui est un vivant et très gracieux modèle pour les plus jeunes.

Enfin, vous êtes ici tous extrêmement gênés à tous les points de vue.

Donc, simplement une causerie, comme me l'a demandé le Colonel Margot, pour évoquer quelques vieux souvenirs d'autrefois, en les émaillant, par ci par là, de réflexions et de considérations sur le dressage, au fur et à mesure que l'occasion s'en présentera.

Sans doute, ces souvenirs auront-ils le défaut d'être un peu trop personnels, car c'est un peu une partie de mon « curriculum vitae » que je vais vous retracer en employant trop souvent le mot « je », ce dont je vous prie de m'excuser à l'avance; mais quand on évoque ses souvenirs, on est bien, n'est-il pas vrai, obligé de parler de soi.

Mais soyez tranquilles, je ne vais pas vous décrire en détails tout ce que j'ai ressenti au cours de mes différents dressages, comme le fait le Russe Serge Filatov dans « L'Information Hippique », que vous avez sans doute lu aussi, et dont la simplicité et un certain petit contentement de soi-même m'ont amusé, ce qui d'ailleurs ne lui retire aucune de ses grandes qualités de dresseur.

Les jeunes, parmi vous, qui n'en sont encore qu'au plaisir de galoper dans la campagne, plus ou moins assis, à celui de sentir le vent passer dans leurs cheveux et à n'en faire encore qu'un exercice musculaire, se rendront compte que ce n'est pas du jour au lendemain qu'on peut arriver à dresser convenablement un cheval; ce raccourci de mon passé leur fera connaître les différents stades par lesquels passaient les cavaliers militaires d'autrefois, à une époque où pas une ou pas un d'entre vous n'étaient nés.

JEUNESSE ET VOCATION

Je vais d'abord, si vous le voulez bien, vous esquisser un tableau de cette période de 1900, où le cheval régnait encore en maître, où aux fenêtres de notre vieille demeure de famille de Moret, nous accourions, le matin, au lever du soleil, en chemise de nuit (nous étions dix frères et sœurs, et on ne portait pas encore de pyjama à ce moment-là...) pour admirer le Régiment de Dragons de Melun, le Royal-Dragons de Fontainebleau, ou les Cuirassiers de Paris, qui traversaient notre ville en se rendant aux manœuvres.

En tête, marchaient les trompettes aux crinières rouges, en sonnant les fanfares de l'Empire, puis venaient le Colonel et les Officiers de son Etat-Major, qui, devant nos acclamations ne manquaient jamais de saluer mes parents d'une large inclinaison de leur sabre, accompagnée d'un sourire encadré par leurs longues moustaches et les jugulaires de leur casque.

Puis c'était le défilé des cavaliers, au port du sabre ou de la lance, dont les plaisanteries, parfois un peu crues, montaient jusqu'à nos chastes oreilles...

Est-ce de là que date ma vocation de devenir Officier de Cavalerie ? le goût du panache ? celui de la cocarde ? Peut-être... Il s'y ajoute, bien sûr, plus tard, un sentiment plus élevé, celui de Servir mon Pays.

Mon arrière grand-mère, elle, c'était les Grenadiers du Premier Empire qui, une centaine d'années plus tôt, l'avaient saluée, aux mêmes fenêtres, alors qu'elle venait de recevoir chez elle l'Empereur Napoléon, qui, retour de l'Ile d'Elbe, marchait sur Paris, ce qui donna lieu à un amusant incident, relaté dans l'Histoire de Moret, mais qu'il serait trop long de vous raconter.

SOUS LA VAREUSE

Quoiqu'il en soit, en 1904, j'étais cavalier de 2e Classe au 29e de Dragons, à Provins, car je suis passé par la petite porte, et voici comment :

Après avoir passé mon bachot de Math-Elem à la Rue des Postes à Paris (devenus par la suite l'Ecole Sainte-Geneviève à Versailles, cette grande pourvoyeuse de Saint-Cyriens), j'avais commencé à préparer Saint-Cyr, avec l'ambition, naturellement, de devenir cavalier. J'avais un frère aîné qui était Cyrard. Or, un jour que j'étais en vacances à Moret, on sonna, et on le vit entrer dans notre grand salon, jeter sur le billard son shako et sa baïonnette, et s'affaler dans un fauteuil en pleurant à chaudes larmes. On s'empressa autour de lui, et il nous dit dans un sanglot : « Je ne suis pas pris comme cavalier, on en a pris 81 et j'avais le numéro 82... ».

Du coup, je dis à mon père qui comprenait bien son chagrin : « Si je m'engageais, je serais sûr d'avoir la Cavalerie » et, sans hésiter, mon père me répondit : « Si tu veux » ; et c'est comme cela que quelques semaines après, à 18 ans 1/2, j'endossai le treillis et le bourgeron des bleus, avec les galoches, chaussai le lourd pantalon à balzanes et les lourdes petites bottes au talon desquelles étaient fixés les éperons.

N° 126-1987-497

DANS LES "MEMOIRES" D'UN CHAMPION OLYMPIQUE...

SUITE DE LA PAGE 17

Finalement, mon frère arriva tout de même à ses fins par un détour, en permutant avec un Lieutenant de Cuirassiers dont il paya les dettes... Il fut hélas tué à la tête de son Escadron en 1918, ce fût le premier de mes frères que je perdis pendant cette guerre où nous étions cinq sous les Drapeaux, dont quatre dans la Cavalerie.

Vous voudrez bien m'excuser de cette longue digression, seulement faite pour vous montrer combien grande était l'attirance qu'exerçait la Cavalerie sur les jeunes que nous étions à ce moment-là, et que ne démentira certainement pas le Colonel de ma génération que j'aperçois dans l'assistance.

A cette époque, c'était le service de trois ans, c'est vous dire qu'il y avait des gaillards comme cavaliers. On avait la vie dure: porter les lourdes civières de fumier à 100 mètres des écuries, faire un trajet de 3 à 400 mètres avec sur le dos une trousse de 5 grosses bottes de foin ou de paille, était presqu'au-dessus des forces du gamin que j'étais. Dure aussi était la vie comme Elève-Brigadier, on nous appelait : « les Elèves-Martyrs ». Combien de fois m'est-il arrivé, après deux mois de service, pas même, de galoper sur notre terrain de manœuvres, en bridon, le casque de travers retenu heureusement par ces jugulaires, avec un cheval qui tirait à pleins bras, sans étriers, les rênes et la lance dans la main gauche, la carabine dans la main droite, et le sabre à nu sous la cuisse gauche ! Je n'exagère rien...

On montait de une heure à une heure et demie par jour, par tous les temps, souvent plus. On voltigeait tous les jours, de pied ferme et au galop, et de temps en temps, avec le pantalon à balzanes, casque sur la tête, et la carabine dans le dos. On arrivait tout de même ainsi à sauter debout... (pas tous...) et à franchir le cheval en paquetage complet, et cela pas seulement en travers, mais aussi dans le sens de la longueur, de la queue jusque par-dessus la tête qu'un cavalier tenait baissée.

A ce régime, au bout de quatre mois, les recrues étaient mobilisables, et j'avais, pour ma part, bien du mal à mettre tout seul mon paquetage sur le dos de mon cheval; on avait encore le grand manteau à pèlerine de cavalerie, celui de la campagne de Russie, et tout cela pesait bien lourd pour mes dix-huit ans, avec les quatre kilos d'avoine, les vivres de réserve, les effets de pansage, le pétard de mélinite, la ferrure de rechange, et bien d'autres choses encore.

C'est encore avec ce même long manteau qu'ils avaient endossé sous une froide pluie d'octobre 1914, que pendant la fameuse course à la mer les Dragons de mon Régiment, le 18e, chargèrent, à pied, les lignes allemandes dans la plaine de Monchy-aux-Bois, la lance au poing, le casque à cimier sur la tête avec sa crinière flottant dans le vent.

On sautait naturellement un peu tous les jours. Il était alors recommandé, ou plutôt exigé, d'aborder les obstacles complètement assis dans sa selle, le corps droit et, sous l'effet de la force d'inertie, au moment de la battue de saut, de se laisser aller carrément en arrière, en laissant glisser les rênes dans les mains, ou tout au moins de s'efforcer de le faire.

Avec les recrues, on assistait alors au spectacle suivant : surpris par la battue d'enlèvement, les jambes des cavaliers filaient en avant, le corps allait en arrière, et ils étaient littéralement arrachés de leur selle par des rênes sur lesquelles leurs doigts contractés s'étaient fermés. Le résultat était que les chevaux recevaient des à-coups sur la bouche et que nombre d'entre eux se mettaient à rétiver sur l'obstacle.

Ce qu'il fallait, en somme, c'était s'évertuer à ne pas quitter le fond de sa selle, et c'était une véritable acrobatie que de bien sauter dans ces conditions-là.

On se battait aussi au sabre, à cheval, et avec nos lourdes lances en bambou munies d'un protège pointe on se désarçonnait... on n'y allait pas de main morte, je vous assure.

Mais une fois Maréchal-des-Logis, on était récompensé. Dans ce temps-là, les Sous-Officiers étaient des personnages, des seigneurs, qui avaient un très grand prestige auprès de la troupe. Il y en avait beaucoup d'un milieu social élevé et cultivé; nombreux étaient les recalés de Saint-Cyr qui s'engageaient, et qui avaient par conséquent l'acquis de trois années de préparation à cette Ecole, c'est pourquoi plus tard, quand ils avaient été reçus à Saumur, on ne faisait pas de différence entre les Officiers sortis de Saint-Cyr et ceux sortis du rang.

Le dimanche, et souvent en semaine, on avait le choix entre les trente et quarante chevaux de son Peloton pour aller galoper dans la campagne ou travailler au manège. Avec les cavaliers de deuxième et de troisième années on montait les chevaux de cinq ans au débourrage et ceux de six ans au dressage; vous voyez l'intérêt que cela présentait de servir dans la Cavalerie.

On aimait la période des grandes manœuvres, les reconnaissances à longue portée, les chevauchées à travers pays: on partait pour un mois. Je me rappelle, en 1905, avoir, derrière le Général Marion, fait avec toute sa Division, pour en surprendre une autre, un mouvement tournant de 110 kilomètres à travers champs, dans les plaines de Champagne, soit six Régiments de près de mille chevaux, avec un Groupe de Batteries d'Artillerie, déployés sur des kilomètres. Il fallait voir, quand on rencontrait une voie ferrée ou un ruisseau, les Escadrons accourir de tous les points de l'horizon, au galop, pour ne pas perdre de temps, et serrer sur les ponts ou les passages à niveau, les passer en trombe, en s'écrasant les jambes pour se redéployer ensuite à la même allure de l'autre côté: champ de luzerne, champs de betteraves, tout y passait...

C'était une chose merveilleuse que de voir, à la fin des manœuvres, devant un Joffre, un Foch, ou un Président de la République, défiler au galop ces brillantes divisions de cavalerie composées de six Régiments de Cuirassiers, de Dragons, de Chasseurs et de Hussards, avec leurs batteries d'artillerie de 75 ! C'était comme un ouragan !...

Cela ne se passait pas toujours sans incidents, comme par exemple celui de ce jeune chasseur qu'était un de mes beaux-frères, et qui, sabre au clair, emmené par son cheval, après avoir dépassé son Lieutenant de Peloton, son Capitaine-Commandant, puis son Chef d'Escadrons, et enfin son Lieutenant-Colonel, son Colonel et son Général de Brigade, vint donner à plein galop dans l'Etat-Major de la Division, où un Officier finit par l'arrêter à grands coups de plats de sabre sur la tête de son cheval, avant qu'il ne dépassât le Général

En 1904, Xavier Lesage cavalier de 2e classe au 29e Régiment de Dragons à Pontoise

On sautait ainsi en 1908. Au Concours Hippique de Marseille, le Lieut. Dupart sur Doria dans l'épreuve de vol en hauteur (1er Prix). A droite le Lieut. Augier, sur Allons-Y, 1er Prix de la Coupe (Military). Ph. Fontaine d'Albert, Marseille

de Division lui-même. Il a maintenant 78 ans, et il n'en parle jamais sans en frémir et en rire encore !!!

De tels défiles, on n'en reverra jamais plus !!! C'est une image qui reste profondément gravée dans la mémoire de tous les vieux cavaliers...

C'est donc au Régiment que j'ai appris, petit à petit, les rudiments de l'équitation; nous faisions beaucoup de travail à l'extérieur en terrain varié, sur les montées, les descentes, grimpettes, passages de route et les fossés des environs, les rênes longues, en laissant toute liberté à l'encolure, ou le cheval simplement appuyé sur la main; il y avait beaucoup moins de barbelés que maintenant, et on passait partout.

Il faut en faire souvent, si vous en avez la possibilité, afin de permettre à vos chevaux de trouver, tout seuls, leur équilibre et de bien s'engager. Vous n'ignorez pas, je pense, que sur les montées le cheval se met sur les épaules, et que sur les descentes il se met sur l'arrière-main; c'est aussi profitable pour le cavalier que pour le cheval.

Mais on ne pensait pas qu'à galoper, le dressage avait aussi sa large part, et on se permettait de petites incursions dans le domaine d'une équitation plus fine.

Toute en préparant Saumur, je me délectais, pour ma part, dans la lecture de James Fillis et de Saint-Phalle; c'était les seuls livres que je connaissais, et je n'avais pas encore entre les mains ceux du Général L'Hotte : « Les questions équestres » et « Un Officier de Cavalerie », celui de Faverot de Kerbrech, qui devinrent plus tard mes livres de chevet. Il est probable, d'ailleurs, qu'il eût été un peu tôt pour les assimiler; nous n'avions pas encore le Manuel d'équitation et de dressage réglementaire qui n'avait pas encore paru.

On gibernait très fort entre Sous-Officiers, et vous savez ce que c'est que de giberner entre cavaliers. La mode était aux airs de fantaisie, jambette, pas espagnol, passage (ou plutôt semblé de tout cela), courbette, etc : on ne doutait de rien, comme vous voyez, et on s'amusait à [illegible] on s'amusait à « gratter » dans tous les coins, souvent à tort et à travers, et à l'éperon. Baucher avait encore beaucoup d'adeptes, et je crois même me rappeler que son fils ou un des représentants de son Ecole est venu, un jour, faire une démonstration aux Officiers du Régiment.

J'aimais beaucoup mon premier bouquin de Fillis, celui des « Principes de dressage et d'équitation ». C'est lui qui m'a permis, à ce moment-là, de goûter à l'Equitation Supérieure, et d'y faire mes premiers pas, qui m'a fait toucher du doigt, par exemple, ce qu'était la « mise en main » par sa comparaison de l'impulsion que, comme une balle élastique, on va chercher avec les jambes, et qu'on envoie, en passant par l'encolure et la nuque, jusque dans la bouche, où la main la reçoit pour la renvoyer en partie aux jambes, et ainsi de suite, comme en se jouant avec elle.

C'est par lui que j'ai compris ce qu'est le cheval qui doit « remonter sur la main », c'est-à-dire qui demande la permission de passer, par une autre comparaison, celle de la canne à pêche qu'on tient par le gros bout.

Si, par exemple, on en retient, de la main droite, le scion avec un fil, et qu'avec la main gauche on pousse sur le gros bout de la canne, on voit l'extrémité du scion se ployer et s'arrondir, tout en ayant une tendance à se détendre en avant pas suite de son élasticité. C'est cela le cheval qui « remonte sur la main », c'est cela qu'on doit obtenir en le poussant avec les jambes sur la main, sans tirer.

A l'automne 14, une section de mitrailleuses de dragons allait prendre position sous les éclatements de shrapnells.
Dessin de Georges Scott publié dans « l'Illustration ».

L'encolure doit être rigide à la manière donc d'une canne à pêche ou d'une cravache, elle doit l'être assez pour que les actions de rênes se répercutent sur tout le corps du cheval. Baucher, dans sa première manière, l'assouplissait beaucoup trop, celle-ci devenait flasque et sans consistance, et il fallait agir puissamment des jambes pour remédier à ce grave défaut. En un mot, on doit avoir l'impression de tenir entre ses mains un ressort toujours prêt à se détendre en avant.

J'ai toujours aimé cette comparaison de la canne à pêche, sans doute, parce que soit dit en passant, je suis un pêcheur chevronné de la pêche à la truite — en mouche sèche naturellement — sport aussi passionnant que la chasse, et qui demande beaucoup de tact pour faire monter une truite qui mouchéronne à plus de vingt mètres devant soi...

On a besoin, n'est-il pas vrai, de ces images ou expressions imagées qui frappent l'esprit quand on est jeune, pour bien saisir ce qu'il est souvent si difficile d'expliquer.

Quand, plus tard, j'ai eu L'Hotte entre les mains, j'ai trouvé seulement que Fillis avait les aides par trop «voyantes» sur ses photos, et qu'il se servait beaucoup de l'éperon, ce qui est bien dangereux pour les novices, « un vrai rasoir entre les mains d'un singe » disaient avec raison les anti-Bauchéristes. Les éperons ont, il est vrai, de grandes vertus, mais il faut savoir s'en servir. Fillis était un lutteur qui, doté de très grands moyens de tenue, recherchait la bataille afin, en étant sorti vainqueur, de s'assurer de la complète domination de son cheval. Mais cela n'est pas donné à tout le monde.

Conclusion à tirer de tout ceci, c'est que quand on a acquis une certaine expérience, il faut lire avec le plus grand soin de bons ouvrages et réfléchir. On ne monte pas seulement avec son assiette, ses jambes et ses mains, mais aussi beaucoup avec sa tête.

C'était une époque merveilleuse au point de vue cavalier que celle dont je vous parle. Des chevaux il y en avait partout. Même les gendarmes étaient montés. Voir à Paris l'Avenue des Champs-Elysées et l'Avenue du Bois, vers les cinq heures du soir, l'heure « chic », empruntées par tous ces équipages de Maître admirablement attelés était une chose magnifique.

J'ai connu la Place de l'Opéra avec des embouteillages monstres de voitures à cheval, les chutes des chevaux sur le bitume mouillé étaient courantes, et bloquaient la circulation. Comme potaches, on s'amusait à interpeller les cochers de fiacre de l'autre côté des Grands Boulevards : « Cocher, vous êtes libre ? », et au moment où l'interpellé rassemblait ses guides pour venir vous prendre en charge, on lui criait : « Eh bien, tant mieux, vive la liberté », et on s'enfuyait à toutes jambes sous une bordée d'injures...

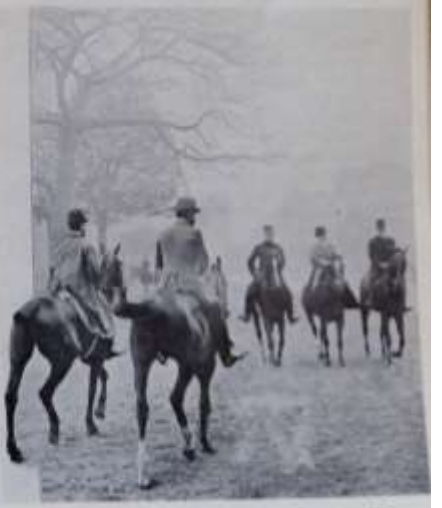
XAVIER LESAGE.

liberté », et on s'enfuyait à toutes jambes sous une bordée d'injures...

XAVIER LESAGE.

A suivre

Les Allées du Bois de Boulogne à la Belle Epoque.
(Photo « Le Sport Universel Illustré »)



DANS LES "MÉMOIRES" D'UN CHAMPION OLYMPIQUE...

UNE CAUSERIE DU COLONEL XAVIER LESAGE

Voici la suite des souvenirs du Colonel Xavier Lesage, ancien Ecuyer en Chef du Cadre Noir et — rappelons-le — seule Médaille d'Or individuelle de Dressage dans l'histoire de l'olympisme équestre français avec le cheval Taine aux Jeux de Los Angelès en 1932. Nos lecteurs pourront prendre connaissance du début de ces « Mémoires » dans le numéro de novembre de « l'I.H. ». Il s'agit ici, rappelons-le, de la transcription d'une causerie prononcée il y a quelques mois par le Colonel Lesage devant nos amis, stagiaires ès équitation académique, à la Société Hippique de Dieppe. D'où le ton familier, cordial et la préoccupation chez le « conférencier » d'émailler son propos de réflexions techniques qui ne laisseront pas inattentifs ceux de nos lecteurs, membres du « Tiers Ordre ». Le Colonel Lesage a évoqué, jusqu'à présent, ses débuts dans la vie équestre. Nous sommes aujourd'hui au Manège de Saumur, dans l'année 1908...

■

Il me semble que je m'écarte sérieusement de mon sujet, qui était de vous parler des épreuves auxquelles j'ai pris part et de leur préparation, mais tout cela est pour vous montrer combien était autrefois répandue la pratique du cheval dans le peuple et la société, alors qu'il y avait plus de 80 Régiments de Cavalerie, 50 d'Artillerie montée et près de 300 équipages de chasse à courre, avec d'excellents selliers et des Maîtres de la Maréchalerie dans le moindre village.

Nous allons maintenant, si vous le voulez bien, passer à Saumur, je parle de 1908, l'année où j'y fus élève pendant dix mois, après avoir été examiné par le Commandant Weygand, le garde encore un souvenir très vivant de ce brillant Chef d'Escadrons de Hussards, qui faisant partie de la Commission d'examen galopait à côté de moi, avec beaucoup d'aisance, dans la plaine de Melun en me posant des questions de service en campagne.

C'était le Colonel de Montjou qui, à l'époque, était Ecuyer en Chef. Il avait sous ses ordres cette admirable pléiade d'Ecuyers dont les noms vous sont ou doivent vous devenir familiers : les Capitaines Lefont, Détruyat, Decarpentry, les Lieutenants Wattel et Danloux. S'étendre sur les mérites de chacun serait beaucoup trop long, et ce serait vraiment abuser de votre attention et de votre temps.

Nous montions trois chevaux par jour, un cheval de manège ou de carrière, un cheval de débourrage ou de dressage, et notre cheval d'armes amené de notre Régiment.

Avec les premiers, on ne prenait guère les étriers qu'après le jour de l'An, c'est-à-dire trois ou quatre mois après notre arrivée, au manège comme à l'extérieur, et on faisait beaucoup d'assouplissements, et pourtant nous étions des cavaliers plus que confirmés. On prenait la chose du bon côté. Ne vous plaignez donc pas si vos instructeurs vous les font relever un peu plus que vous le voudriez, et exigent que vous fassiez des assouplissements, ce n'est pas pour le plaisir de vous voir piler du poivre.

Si vous voulez pouvoir utiliser vos aides convenablement, il faut absolument avoir une excellente assiette qui vous rende maître de votre équilibre en toutes circonstances, et ce n'est que par ce moyen que vous y arriverez, et acquerrez cette position « Mère » définie dans nos règlements et qui date du Comte d'Aure.

Il se trouve qu'en même temps qu'elle est la plus belle, la plus élégante et celle qui a la plus le « cachet français », elle est la meilleure pour la bonne utilisation de ses aides. Il faut la savoir par cœur.

Les membres du Jury, dans les présentations, sont sensibles à l'élégance de la position du cavalier qui accompagne avec aisance et souplesse tous les mouvements du cheval, ce qui n'est pas le fait de certains cavaliers étrangers à qui il faut laisser toute leur rigidité.

Celle dont je vous parle, c'est celle qui correspond aux allures moyennes, car des positions

Messieurs les Ecuyers du Manège de Saumur en l'an de grâce 1905 et, plus exactement, le 14 juillet. Le Cdt de Mentjou était alors le Grand Dieu. Parmi ses officiers, les Capitaines de Saint-Phalle, Detroyat de Hautecloque, Gasser, de Maistre, de La Brosse, Madamet, les Lieutenants Danloux, Laborde, Dillon, Haentjens, Lafont, Wattel (Photo L. Hérault, Saumur).

il n'y en a pas qu'une, il y en a une infinité, on ne monte pas à l'extérieur, en steeple ou en coaccours hippique dans l'attitude de M. de La Guérinière.

Ceci, pour vous amuser au sujet des assouplissements. Il n'y a pas que les petits rats de l'Opéra qui s'y livrent, les grandes Etoiles en font, elles aussi, tous les jours, la Pavlova et la Zambelli en ont fait toute leur vie.

Quand j'étais jeune, j'en ai vu de ces grandes étoiles opérer dans les coulisses de l'Opéra, avant d'entrer en scène, les mains posées délicatement sur les rampes de cuivre qui sont disposées là à cet usage. J'avais un oncle, vieil abonné aux très sélectes soirées hebdomadaires du vendredi, auxquelles on n'allait qu'en habit, et qui, comme tel, y avait ses entrées avec son invité; il fallait se garer de la pointe des chaussons qu'elles vous décochaient à hauteur de la figure, ce dont elles s'excusaient très gentiment, en souriant avec beaucoup de grâce, lorsqu'elles vous avaient effleuré de trop près.

Je les ai vues, pour faciliter l'infléchissement de leur buste, appuyer la main sur leur flanc, comme en équitation supérieure on applique (mais avec moins de grâce...) cette fameuse jambe intérieure contre le flanc de son cheval pour l'infléchir. C'était une observation qu'avait faite, bien avant moi, le Général L'Hotte, et qu'il signale dans ses « Questions Equestres », et qu'il n'est pas du tout désagréable d'évoquer, même après si longtemps...

En 1908, il n'était pas question de préparer des reprises de dressage pour des compétitions qui n'existaient pas comme, aujourd'hui, les reprises Saint-Georges, Wattel, Decarpentry, et on ne recherchait pas une aussi grande précision. Les présentations individuelles qui étaient faites au Grand Palais à Paris ou au Manège de l'Etrier, l'étaient au gré des cavaliers et débordaient de fantaisie.

Avant mon arrivée à Saumur, il y avait ce qu'on appelait la reprise des rogneux, qui était composée avec les chevaux trop difficiles ou dangereux, qui n'avaient pu être utilisés dans les Régiments, mais il en restait bien encore quelques-uns dans nos reprises qu'on amenait avec force précautions, munis de caveçons, de longes, de toré-nez ou d'arrêtements divers.

Je me rappelle une certaine jument du nom de « Ramollie ». Mon Ecuyer m'avait désigné, un jour, pour la monter. D'un petit ton tranquille, il m'avait dit : « Faites attention, elle est un peu méchante ». Avant d'être mis en selle par le cavalier de manège qui, d'une main haute et ferme, la tenait avec un caveçon, car il n'était pas question avec elle, de mettre le pied à l'étrier, celui-ci me dit en douce : « Mon Lieutenant, si vous tombez, surtout méfiez-vous, car elle vous courra après pour vous mordre ».

DANS LES "MÉMOIRES" D'UN CHAMPION OLYMPIQUE...

SUITE DE LA PAGE 17

Je ne fus pas long à m'apercevoir qu'elle avait une « gueule d'empeigne » et un placer sidéral. La première partie de la reprise ne se passa pas trop mal, en jouant de mon double filet (oui, entre parenthèse, est une excellente embouchure, très décontractante) mais quand je fis appelé à franchir au milieu du manège un double de barres à quatre mètres au moins de distance, elle se précipita comme une folle, en lançadas, en m'arrachant les bras, la tête au plafond, et d'une seule foulée franchit les deux barres, mais la réception ne se fit pas sans mal.

S'étant reçue, les antérieurs sur la deuxième barre, elle fit un magnifique panache, et moi avec, et nous nous retrouvâmes par terre plus ou moins emmêlés l'un dans l'autre. Les yeux pleins de sciure, je n'eûs que le temps de me dégager et de me sauver à quatre pattes, avant que ne fondît sur moi cette grande jument qui, la bouche grande ouverte, me poursuivait en montrant les dents, au milieu, naturellement, des rires et des quolibets de mes camarades, et du sourire amusé et discret de mon Ecuyer.

mon Ecuyer

Il y avait aussi, parmi les restes de ces rugueux des emballeurs, ou plutôt des emmeneurs, car ceux-ci savaient fort bien ce qu'ils faisaient, alors que les emballeurs se jettent n'importe où, contre un mur, comme dans le vide, des emmeneurs donc qui vous ramenaient, sans tambours ni trompettes, et sans vous demander votre avis, droit aux écuries, du terrain du Breil qui était à deux kilomètres de là, d'autres qui n'acceptaient le cavalier, qu'après s'en être débarrassé deux ou trois fois de suite, après quelques sauts de mouton bien sentis. Tout cela, vous en conviendrez, était excellent, pour la formation de bons cavaliers et leur donner une bonne assiette.

■

En sortant de Saumur, je fus affecté, comme Sous-Lieutenant au 10e Dragons à Melun, et naturellement je voulus mettre tout de suite en pratique ce que j'avais appris ou vu à l'Ecole.

J'avais à peu près compris — à peu près seulement — ce qu'était le « rassembler », qui relève déjà de la Haute-Ecole, et qui est un « état de grâce » dans lequel le cheval vous livre toutes ses forces, avec un bon ramener et un bon engagement des postérieurs, et le met en un mot « en équilibre ».

Je dis : « à peu près seulement », car Fillis ne dit-il pas : « Il y a 50 ans que je monte à cheval, et ce n'est qu'il y a une dizaine d'années que j'ai compris ce qu'était le véritable rassembler »,ce rassembler qui permet de posséder son cheval « jusqu'au squelette » comme le disait le fameux critique allemand M. Rau. Les facétieux disaient : « Pour l'obtenir, ce n'est pas difficile, cela consiste à taper dedans et tirer dessus »; oui... dirons-nous mais dans quelle mesure !... Taper dedans ? Oui... mais sûrement pas tirer dessus, c'est retenir qu'il faut dire, ce qui est tout à fait différent; c'est la résistance du mur auquel est attaché le chien de garde que doit représenter la main. Autrement dit, la niche ne tire pas sur le chien de garde qui veut vous mordre, elle le retient par la chaîne qui y est fixée, comme le disait autrefois, dans son style imagé, le Capitaine Decarpentry. On ne tire pas non plus sur le guidon de son vélomoteur pour le ralentir ou l'arrêter.

Très simplement — ce qui est une manière de parler — pour obtenir le rassembler, il suffit de pousser son cheval sur une main fixe, ce qui amène l'engagement des postérieurs, la décontraction de la mâchoire et par suite le fléchissement de l'encolure à la nuque, et pour employer encore une comparaison, comme le fleuret dont l'extrémité se ploie et s'arrondit, quand l'escrimeur, en se fendant, le pousse contre un mur.

Mais cette encolure, elle doit auparavant être assouplie au même titre que le fleuret que le Prévôt d'armes commence à façonner lui aussi, quand il est neuf, en prenant la précaution d'en

quand il est neuf, en prenant la précaution d'en

passer la pointe entre le sol et son pied, afin qu'il ne se brise pas ou ne se fausse pas. Les escrimeurs connaissent bien ce geste.

Mais tout cela — je parle du rassembler — est plus délicat à faire qu'à dire...

C'est à ce moment-là que je compris, à peu près encore, ce que voulait dire le mot « droit », quand le Général L'Hotte parle des buts à atteindre : « Calme, en avant, droit », que vous devez toujours avoir présent à l'esprit.

En équitation courante, vous savez que quand on dit que le cheval est « droit », cela veut dire tout simplement qu'il est franc et se porte bien dans la direction dans laquelle on veut le faire aller, mais en équitation supérieure ce mot « droit » a une signification différente, on dit qu'il est « droit », quand la tête, l'encolure, le tronc et la croupe sont exactement orientés dans la même direction, et que les bipèdes latéraux tracent des pistes parallèles à cette direction. Or, de cette position droite dépend toute l'Equitation Supérieure.

Eh bien, voulez-vous que je vous dise comment je m'en suis rendu compte en essayant de mettre au passage mon premier cheval d'armes ?... C'est très simple; ceci pour vous faire profiter de l'inexpérience qu'avait, à ce moment-là, un très jeune Sous-Lieutenant de Cavalerie.

Ce cheval était un élégant anglo-arabe, très souple, et qui avait des allures très coulantes comme beaucoup de ses congénères, qui sautait fort bien, et que je montais au Concours Hippique de Paris, au Grand Palais.

Je l'avais assoupli par de « l'épaule en dedans », qui est un mouvement excellent, dont il ne faut cependant pas abuser avec des chevaux qui sont souples naturellement, et par le travail des deux pistes qu'il exécutait pas trop mal, avec de grandes enjambées amples et égales; or, un beau jour qu'il était bien disposé au manège, entrant bien dans ses rênes sous l'action des jambes, je décidai de me risquer. J'empruntai la ligne du quart et je le mis au pas d'école, qui n'est pas un pas à extension, mais qui est une allure plus courte, plus élevée, plus cadencée et plus écoutée que le pas ordinaire, et, je le ralentis, jusqu'à frôler le reculer, tout en ayant grand soin de ne pas « laisser tomber les feux », c'est-à-dire l'impulsion, dont je ne laissai passer qu'un tout petit peu en avant.

Que fit alors le cheval ? Il ne savait plus du tout ce qu'on voulait de lui, puisqu'en même temps qu'on lui demandait de se porter en avant sous l'action des jambes, on le retenait. Devant cette contrainte ou cette contradiction, ne pouvant aller ni en avant ni en arrière, il chercha une porte de sortie qu'il finit par trouver du côté de ma jambe gauche, qu'il réussit à forcer en jetant ses hanches à gauche.

Après plusieurs essais infructueux pour l'en empêcher, et après un instant de réflexion je décidai de me servir du mur et pris la piste à main droite. Le résultat fût instantané; gêné par le bat-flanc dans lequel son postérieur gauche venait taper, il ne put que rester droit et c'est alors que le poussant un peu plus en avant sur une main fixe, en m'aidant d'une légère pulsion de l'assiette, en cadence avec le poser des antérieurs, il me détacha son premier pas de soutien, un soupçon, que j'eus la chance de percevoir avec celle-ci, car c'est avec l'assiette qu'on perçoit la flexibilité des hanches, et qu'on ressent ces ondulations, qui, semblables à une nappe d'eau passent sous soi, suivant l'expression imagée — une de plus — du Général L'Hotte.

Ce sont des moments qu'on marque d'une boule blanche dans sa vie de cavalier.

On ne saurait trop insister, en équitation supérieure, sur les sensations qu'on doit ressentir dans son assiette et sur ces effets de pulsion qui, à certains moments sont nécessaires pour entretenir l'impulsion quand celle-ci menace de passer en arrière, ils doivent naturellement être très discrets pour ne pas déranger l'équilibre du cheval.

Immédiatement après ce soupçon de soutien, cession de la main, pied à terre et retour à l'écurie. Il faut absolument se contenter de cette première impression de cadence, sans quoi si on insiste on détraque son cheval et rien ne va plus.

En somme quand on a un cheval prêt, et qu'on veut le mettre au passage par le moyen que j'ai employé ce jour-là — car il y en a d'autres — il suffit de fermer toutes les portes en ayant seulement le soin de tenir légèrement entr'ouverte celle du dessus afin de permettre à la vapeur impulsion de s'échapper par en haut, donnant l'impression que le cheval veut, en quelque sorte, passer « par dessus son mors ». C'est exactement comme si vous barrez un ruisseau, l'eau monte, si vous barrez l'impulsion le cheval monte.

Cela demande évidemment quelque doigté et un certain sentiment de ce qui se passe sous soi, c'est-à-dire le tact équestre, qu'on arrive à développer, si on a la chance d'en avoir un peu.

C'est comme l'oreille pour le musicien, on en a ou on n'en a pas, on a le sentiment de l'harmonie des sons, ou on ne l'a pas, comme pour la peinture, on a le sentiment des coloris, ou on ne l'a pas.

Mais cela n'empêche tout de même pas de s'amuser à faire grincer son violon, ou de mettre de la couleur sur une toile, si on en a envie... Donc cela ne veut pas dire que le cavalier qui n'est pas doué sous le rapport du tact — et qui veut bien le reconnaître... — doive s'abstenir de monter à cheval, mais il devra faire preuve de modestie, et ne pas avoir d'ambition au-dessus de ses moyens.

Dans quelque temps, on finira peut-être par arriver à déceler les résistances au radar, avec une antenne comme cravache, mais pour

le moment nous n'en sommes encore, heureusement, qu'à l'assiette, aux mains, et aux jambes pour les percevoir.

Bien entendu, il ne saurait être question pour les mains avancés d'entre vous de chercher à obtenir cet air de Haute-Ecole, et même de rassembler, ce serait prématuré. Ne les essayez jamais, je dis bien jamais, avant que l'heure n'en soit venue et que vos instructeurs vous l'aient dit, et encore sous leurs yeux. Vous risqueriez fort de porter atteinte à l'impulsion chez votre cheval, en raison de l'opposition qui est à faire entre la main et les jambes.

Ce que j'en ai dit, c'est tout simplement pour marquer dans votre esprit la nécessité impérieuse du cheval « droit », et surtout ne retenez pas de tout ceci que c'est toujours une main plus ou moins fixe que le cheval doive rencontrer, c'est à tous moments, qu'au contraire, on ouvre toute grande la porte du devant pour le faire jaillir en avant des jambes. L'impulsion, chez le cheval, prime tout: sans vapeur, sans carburant ou sans vent, pas de bateau qui avance et par suite aucune action sur le gouvernail. Tabarly, malgré toute sa virtuosité de marin, pouvait tout aussi bien dériver vers le Cap Horn, que vers la rade de New-York, ou mourir de faim et de soif au milieu de l'Océan, ou même rester simplement à son port d'attache.

Ce qu'il vous faut rechercher, en équitation courante, c'est un cheval dont les forces impulsives coulent franchement en avant sous l'action des jambes, en prenant un léger et

relle, le plus souvent du côté gauche, cette jambe qu'on emploie en équitation supérieure dans les départs au galop et les changements de pied, pour les avoir bien droits, et dans le piaffer pour le rythmer.

Action qu'il ne faut pas confondre :

— avec le battement qu'on emploie surtout avec les jeunes chevaux;
— avec la pression d'avant en arrière, qu'on exerce pour déplacer les hanches;
— avec la pression d'arrière en avant, qu'on exerce pour faire « jaillir » son cheval en avant.

Tout cela est évidemment assez subtil, et nécessite un dressage soigné à l'action des jambes.

Il y a encore une comparaison intéressante au sujet de cette jambe intérieure qui tend à incurver le cheval autour de son point d'application, et qui entre en jeu, quand on veut combattre l'incurvation naturelle ou non du cheval.

Il faut d'abord savoir que ce n'est pas en mettant les hanches derrière les épaules qu'on le redresse, mais en mettant les épaules devant les hanches.

Voici donc cette comparaison qui permet de bien comprendre la chose : Si l'on veut redresser une tige d'acier flexible — je ne dis pas de fer, qui peut se tordre dans tous les sens

— une tige flexible donc, incurvée à gauche par exemple, ce n'est pas en agissant simplement sur une de ses extrémités qui reviendrait, une fois lachée, à sa position première, c'est en l'incurvant à droite en agissant sur ses deux extrémités.

Si pour redresser un cheval incurvé à gauche, on agit simplement de la jambe gauche par une pression d'avant en arrière pour jeter les hanches à droite, par suite de la rigidité de la partie du rachis sur laquelle cette action se fait sentir les hanches auront toujours tendance à revenir à gauche.

Il faut donc, comme la tige d'acier, l'incurver à droite, en agissant sur les deux bouts de la colonne vertébrale, et y ajouter la pression sur place de la jambe droite, qui devient la jambe intérieure, se servir de la rêne droite contraire d'opposition en arrière du garrot pour aider à l'inflexion, et agir, d'avant en arrière, avec la jambe gauche pour maintenir les hanches.

Cette jambe intérieure, c'est « le poing de la danseuse » dans son flanc dont il a été question plus haut.

Quand on se sert de cette jambe on doit avoir l'impression qu'elle pénètre dans le flanc de son cheval comme dans quelque chose d'élastique, on doit vraiment sentir les côtes s'incurver sous son action, comme si le cheval voulait s'enrouler autour de votre jambe.

XAVIER LESAGE

A SUIVRE

Le commandant Lesage en 1923, au Grand palais sur Taine
en présence du capitaine Clavé et du colonel Danloux

DANS LES "MÉMOIRES" D'UN CHAMPION OLYMPIQUE...

UNE CAUSERIE DU COLONEL XAVIER LESAGE

Voici la fin de quelques souvenirs équestres du Colonel Xavier Lesage, ancien Ecuyer en Chef du Cadre Noir, dont nous avons commencé la publication dans les numéros de novembre et décembre 1987. Il s'agit, rappelons-le, d'une causerie prononcée il y a quelques mois par le Colonel Lesage à la Société Hippique de Dieppe. Après une rapide évocation de la guerre de 1914, nos lecteurs vont entrer dans la période olympique de la carrière du Colonel Lesage et le suivre aux Jeux Equestres des VIIIe et Xe Olympiades.

Nous remercions respectueusement le Colonel Lesage et lui adressons le plus chaleureux - et multiple ! - merci de la part de tous nos amis.

■

Puis la guerre survint — la première — pour laquelle je partis avec mon Peloton de Lanciers, comme au Moyen Age... Ce furent alors les grandes chevauchées en Lorraine, en Alsace et dans les Vosges, et enfin dans la Marne et la Seine-et-Marne.

Je montais un très joli cheval de pur sang, qui avait gagné en courses toutes ses séries, et que j'avais préparé pour le championnat du cheval d'armes. Je ne eus jamais ce qu'il advint de lui. J'avais été blessé d'une balle reçue, en plein galop, au cours d'une reconnaissance, le premier jour de la bataille de la Marne, et la dernière fois qu'il a été vu, c'est galopant, à corps perdu, sans cavalier, les rênes pendantes et les étriers ballants. Je n'ai d'ailleurs jamais su non plus ce qu'étaient devenus mes deux chevaux, pendant la dernière guerre, disparus alors que mon G.R. était presqu'encerclé par l'ennemi. L'un d'eux était mon cheval de reprise que j'avais monté à Berlin, en tête de mes Ecuyers, cinq mois plus tôt, devant Hitler et tous les grands chefs de l'armée allemande.

Revenu sur le front, une fois guéri, en 1915, ce fût la guerre de tranchées, pour les cavaliers comme pour les fantassins, mais ce fût tout de même à cheval, sur un cheval de troupe du Groupe des cavaliers de liaison de la Brigade d'infanterie à laquelle j'avais été affecté, que je devais terminer cette première guerre, cette fois encore en reconnaissance, en Italie, sur les bords du Piave, en direction de Feltre.

Quand en 1915, au cours de la fameuse offensive de Septembre, nous franchîmes les tranchées, avec nos lances, qui, pointées vers le ciel, entraînaient dans leur sillage toutes les lignes téléphoniques aériennes, au grand désespoir des téléphonistes, les fantassins que nous dépassions, tassés au fond des boyaux, criaient en nous voyant : « Voilà les cavaliers avec leurs cannes à pêche, j'aime mieux être bobosse, j'aime mieux être bobosse ». ...Evidemment nous n'avions rien des blindés, et nous ne pouvions nous coucher à plat ventre quand nous tombions sous le feu, et nos chevaux non plus. Mais on crânait, avec le sourire parfois tout de même un peu contracté... il faut bien le dire.

■

Et tout ce que je viens de vous dire pour en arriver à ce que le Colonel Margot m'a demandé, à mes souvenirs des Olympiades, à la manière dont on était sélectionné et à leur préparation... Eh bien voici :

Les premières, après la guerre, eurent lieu en 1920, à Anvers. Sortant de l'E.M. d'une Division d'Infanterie, je n'en entendis parler que bien longtemps après avoir rejoint le 9e Dragons à Epernay, sans savoir très bien ce qui s'y est passé.

MÉDAILLE DE BRONZE AUX J. O. DE PARIS (1924)

Or, un beau jour, en 1923, je reçus, à ma grande surprise, une note du Ministère de la Guerre m'invitant à me rendre à Saumur, pour y choisir un cheval à préparer pour les prochains Jeux Olympiques de 1924 à Paris. Je m'y rendis donc un peu ému, et en revins avec le cheval **Plumarol**, un bel alezan de pur sang, déjà confirmé dans son dressage. J'avais appris là que plusieurs Officiers étaient déjà venus des Régiments pour y exercer leur choix — le mien s'en trouva donc assez limité — et que c'était pour une épreuve de dressage.

Vous voyez qu'on ne s'y était pas pris de trop bonne heure.

Que vous dire de la préparation qui s'ensuivit, sinon que nous fûmes complètement livrés à nous-mêmes, et que, pour ma part du moins, je n'eûs pas une seule fois l'occasion de recevoir un conseil, ni même de participer à une épreuve publique, devant une table de Jury toujours impressionnante, ce qui est très important pour acquérir une certaine maîtrise de soi, ne pas perdre ses moyens, et ne pas être obligé — pour ceux qui aiment ça — de mâcher du chewing-gum pour se décontracter, comme on le voit faire souvent...

Vous voyez aussi que nous étions loin des 2.000 concours de dressage qui ont actuellement lieu en Allemagne, et même des 200 actuels de France.

J'avais à ma disposition une des extrémités de la carrière du Quartier d'Epernay. La reprise ne comportait pas encore le passage, ni le piaffer, mais toute la série des appuyers, et des changements de pied aux 4, 3, 2, et à tous les temps. J'aurais aimé que quelqu'un fût là pour me dire ce qui n'allait pas.

Cependant si, il y avait bien là quelqu'un. J'avais remarqué une fine silhouette de cavalier, qui appuyé contre un arbre de la piste venait régulièrement voir travailler mes chevaux, et paraissait y prendre de l'intérêt. Alors, intrigué, je poussai un jour une pointe de ce côté-là et fis le tour de cet arbre, et c'est ainsi que pour la première fois nous nous sommes rencontrés avec le Colonel Margot, et de ce moment-là que datent l'amitié et la grande affection que je lui porte. Il est probable que déjà rien n'échappait à son œil de lynx et d'artiste et à son esprit d'observation, mais il resta silencieux; avec sa grande délicatesse et sa jeunesse, il y avait évidemment des libertés qu'il ne pouvait pas encore prendre...

Ni l'un ni l'autre nous ne pensions que deux graines d'Ecuyer en Chef étaient en train de germer là, toutes seules, et qu'un jour, lui se ferait un nom parmi les meilleurs écuyers du monde d'après-guerre, et se révélerait comme un des meilleurs artistes parmi les dessinateurs de chevaux.

DANS LES "MÉMOIRES" D'UN CHAMPION OLYMPIQUE...

D'AMALGALE A TAINE

SUITE DE LA PAGE 19

Pour en revenir à cette reprise, il fallait, à ce moment-là, faire très attention au temps qui vous était imparti, et qui était un peu court, on était obligé de monter dans les cuirs, et d'y penser tout le temps.

La question des changements de pied à pas comptés ne m'avait pas posé de problèmes particuliers. Quand un cheval est bien crédencé dans les départs au galop rapprochés et dans le travail des deux pistes, il est facile d'obtenir les premiers changements de pied, en lui donnant le position du nouveau galop à la suite d'un appuyer par exemple; on attend un peu qu'il le donne de lui-même, sans chercher à lui arracher par des actions latérales des aides, comme on le voit faire souvent par des cavaliers inexpérimentés.

Pour les changements de pied au temps, je m'étais astreint à n'en jamais demander que juste le nombre qu'il fallait, afin qu'il ne m'en voulût pas. 16 et jamais 17, comme je crois encore maintenant, et je n'en demandais jamais en dehors de l'exécution de la reprise, car ceux d'entre vous qui en font, savent que le cheval s'installe volontiers dans cette sorte d'allure, dans laquelle il semble se complaire, qui ne présente pas de difficultés particulières. Mme Girard vous dira très bien qu'on peut en faire deux cents de suite si l'on veut.

Ce que j'avais trouvé d'assez difficile, c'était d'arriver à casser la fameuse série des appuyers à droite et à gauche de la ligne du milieu, à pas comptés, avec changements de pied. Il fallait résoudre le problème, que M. Cochenet et Mme Girard connaissent bien, en abordant le dernier coin avec un cheval très rassemblé, et serrer de très près les deux premiers appuyers, faute de quoi on arrive le nez dans la table du jury.

Je faisais en même temps subir la même préparation à mon cheval d'armes **Marathon**, que le Colonel Margot doit bien se rappeler, qui était un excellent cheval d'extérieur et sautait fort bien, et qu'on donnait comme monture aux Généraux quand ils venaient inspecter le Régiment.

Voilà donc pour cette première préparation qui eut lieu dans le plus complet isolement.

Quelques semaines après Pâques, et trois mois avant les Jeux, après une visite du Général Detroyat, ancien Ecuyer en Chef à Saumur, je fus convoqué à Paris, pour une épreuve de sélection et me rencontrai là, plutôt ému, avec quelques Ecuyers et ex-Ecuyers de Saumur et de l'Ecole de Guerre, et quelques Officiers des Régiments. C'est à la suite de cette présentation que mon cheval **Plumarol** fût sélectionné, avec **Marathon** comme remplaçant, et que je participai aux Jeux Equestres de cette VIIIe Olympiade, au Stade de Colombes, d'où **Plumarol** revint avec la Médaille de bronze, à ma très grande surprise.

Je fis là quelques observations utiles pour l'avenir et me rendis compte du soin qu'il fallait apporter dans ces présentations devant un jury qui ne laissait rien passer.

Après cela, je renvoyai le cheval à Saumur, non sans m'être amusé à lui demander du passage, chose que je n'étais bien garde de faire pendant la préparation, afin qu'il ne lui prenne pas la fantaisie de s'y mettre au cours de la reprise, et amusé aussi à le faire monter par quelques camarades pour voir comment il se comportait, ne l'ayant jamais vu monté.

Puis ce fût le silence jusqu'en 1927, où je fûs invité à aller de nouveau à Saumur, pour y choisir un autre cheval, en vue des Olympiades d'Amsterdam de 1928, et j'en ramenai **Amalgale**, une charmante petite jument de six ans, qui sortait du débourrage, et ne savait autre chose que de se porter en avant.

L'expérience des Jeux de 1924, pour lesquels les concurrents provenant des Régiments avaient, comme je vous l'ai dit, été complètement laissés à eux-mêmes, avait tout de même porté quelques fruits, et une épreuve de dressage avait été organisée à Paris, au Grand Palais, un peu avant Pâques 1928, pour une première sélection, à la suite de laquelle quelques cavaliers furent désignés pour aller faire un stage de quelques semaines à Saumur. Ce fût là que je fis plus ample connaissance avec le prodigieux et très sévère écuyer qu'était le Colonel Wattel, et rencontrai pour la première fois le Colonel Danloux.

Nous répétions de temps en temps la reprise dans les conditions se rapprochant le plus possible des présentations publiques, mais au fond, en dehors de ces quelques reprises nous travaillions tout seuls. On a toujours le mot pour rire dans une Ecole, on nous appelait « les faux dieux » !!!

En 1932 à Saumur, le Colonel Danloux et le Cdt Lesage (Photo d'amateur).

A la suite de ce stage quatre chevaux furent sélectionnés, dont la jeune **Amalgale**. Les trois autres chevaux désignés étaient les fameux **Rempart** et **Clough-Bank** du Colonel Wattel, et **Lion**, du Commandant Marion, qui était réglé comme une horloge.

A Amsterdam, le Colonel Wattel ne retint pas **Amalgale** pour figurer dans la compétition, qui ne comportait que trois chevaux par nation, les trois autres étant beaucoup plus confirmés que celle-ci bien jeune encore pour ce genre d'épreuve; elle n'y figura que comme remplaçante.

Ce serait trop long d'entrer dans le détail de ce qui s'y est passé, je vous dirai seulement que le Colonel Danloux fût éliminé malgré une belle reprise, pour avoir dépassé le temps limite, et le Commandant Wallon abandonna après avoir commis plusieurs erreurs de parcours; comme quoi il faut chronométrer soigneusement ses reprises et les posséder à fond. Quant au Commandant Marion, il en fit une excellente et fût classé second.

L'année suivante, **Amalgale** participa à une épreuve à Paris, à la suite de laquelle le Colonel Wattel la désigna pour un parcours à Lucerne, après quoi elle engagea Saumur, où je devais la retrouver en 1930, et prendre part à une épreuve internationale en 1931, avec elle, à Vichy, où elle eût la chance de se classer première.

Amalgale et le Cdt X. Lesage à Saumur en 1931.

A Saumur donc, où je fûs affecté comme Ecuyer en 1930, je pris en consigne le cheval **Taine**; il avait été déjà fort bien préparé par le Commandant Wallon, qui était un dresseur

ceux d'entre vous qui en font, savent que le cheval s'installe volontiers dans cette sorte d'allure, dans laquelle il semble se complaire, qui ne présente pas de difficultés particulières. Mme Girard vous dira très bien qu'on peut en faire deux cents de suite si l'on veut.

Ce que j'avais trouvé d'assez difficile, c'était d'arriver à casser la fameuse série des appuyers à droite et à gauche de la ligne du milieu, à pas comptés, avec changements de pied. Il fallait résoudre le problème, que M. Cochenet et Mme Girard connaissent bien, en abordant le dernier coin avec un cheval très rassemblé, et serrer de très près les deux premiers appuyers, faute de quoi on arrive le nez dans la table du jury.

Je faisais en même temps subir la même préparation à mon cheval d'armes **Marathon**, que le Colonel Margot doit bien se rappeler, qui était un excellent cheval d'extérieur et sautait fort bien, et qu'on donnait comme monture aux Généraux quand ils venaient inspecter le Régiment.

Voilà donc pour cette première préparation qui eut lieu dans le plus complet isolement.

Quelques semaines après Pâques, et trois mois avant les Jeux, après une visite du Général Detroyat, ancien Ecuyer en Chef à Saumur, je fûs convoqué à Paris, pour une épreuve de sélection et me rencontrai là, plutôt ému, avec quelques Ecuyers et ex-Ecuyers de Saumur et de l'Ecole de Guerre, et quelques Officiers des Régiments. C'est à la suite de cette présentation que mon cheval **Plumarol** fût sélectionné, avec **Marathon** comme remplaçant, et que je participai aux Jeux Equestres de cette VIIIe Olympiade, au Stade de Colombes, d'où **Plumarol** revint avec la Médaille de bronze, à ma très grande surprise.

Je fis là quelques observations utiles pour l'avenir et me rendis compte du soin qu'il fallait apporter dans ces présentations devant un jury qui ne laissait rien passer.

Après cela, je renvoyai le cheval à Saumur, non sans m'être amusé à lui demander du passage, chose que je n'étais bien garde de faire pendant la préparation, afin qu'il ne lui prenne pas la fantaisie de s'y mettre au cours de la reprise, et amusé aussi à le faire monter par quelques camarades pour voir comment il se comportait, ne l'ayant jamais vu monté.

Amalgale et le Cdt X. Lesage à Saumur en 1931.

A Saumur donc, où je fûs affecté comme Ecuyer en 1930, je pris en consigne le cheval **Taine**; il avait été déjà fort bien préparé par le Commandant Wallon, qui était un dresseur de très grande classe. Là l'ambiance n'était plus du tout la même que dans les Régiments, on n'était plus seul pour travailler, avec de bons exemples sous les yeux, des de Langle de Cary, des Vernejoul, des Laffargue, et bien d'autres, mais il y avait surtout cet extraordinaire animateur et exécutant qu'était l'Ecuyer en Chef, le Colonel Danloux, qui, je puis bien vous le dire, en toute simplicité, se prit d'affection pour moi. Vous connaissez tous son nom; c'est lui qui, par sa ténacité fit adopter et adapter le monte à l'italienne sur les obstacles courants. Il était en outre un remarquable dresseur; son cheval **Fou du Prince** que j'eus l'occasion de monter dans un concours à Vienne, était admirablement mis.

Je vous fais grâce des épreuves auxquelles **Taine** prit part à Paris, à Pardubice en Tchécoslovaquie et à Vichy, pour en arriver à la 10e Olympiade à Los Angeles, qui fût précédée par une dernière épreuve de sélection, mais avant cela, je vais vous en faire le portrait, tout en y joignant quelques réflexions sur ses beautés et ses défectuosités qui peuvent présenter un intérêt pour certains d'entre vous.

Fils de **Mazzara** et de **Truffe**, tous deux de pur sang et appartenant à une belle lignée, il était né au Haras de Tellier à Sévigny, dans l'Orne.

D'un beau modèle, agréments d'une robe bai-brun foncé, tirant sur le noir, d'une grande finesse de tissus aux reflets très brillants, il avait une tête très expressive, finement attachée à une encolure haut greffée qui lui permettait un placer relevé et lui donnait beaucoup de noblesse et de fierté dans ses attitudes.

Une telle attache de tête est à considérer quand vous aurez à faire le choix d'un cheval dont vous voudrez pousser le dressage. Vous savez que dans le rameno, les oreilles doivent être au point le plus élevé de l'encolure, quand la chose est possible, ce qui ne l'est pas toujours. Par exemple quand le cheval est trop chargé en panaches, autrement dit est vieux cheval, ses glandes parotides le gênent dans le rameno correct, et on doit alors se contenter d'un placer un peu plus bas, ce qui nuit naturellement à son attitude générale.

Toujours en avant, les oreilles très mobiles, **Taine** était extrêmement vivant. Long dans son dessin — encore une chose qui est à considérer avec soin pour la souplesse de la colonne vertébrale — puissant dans sa croupe, avec une musculature très développée, il était cependant légèrement critiquable dans l'aplomb de ses postérieurs, ayant les jarrets un peu sur naturellement, défectuosité qui fût une source de difficultés extrêmes dans la mise au point de son piaffer et de ses pirouettes, ici, à mon avis, laissèrent toujours à désirer. Je pense aussi que dans cette reprise olympique ce sont ces deux ans qui sont le plus difficile à exécuter correctement, et qui demandent le juste emploi de cette jambe intérieure que j'ai déjà mentionnée, et qui permet de cylinder le piaffer, et, dans la pirouette d'intervenir l'action et engager le postérieur sur lequel on tourne. Sans doute, le Colonel Margot est-il de mon avis.

L'allure de **Taine** au trot était des plus brillantes; il avait à cette allure des transitions remarquables, passant, avec la plus grande facilité du trot le plus ralenti au trot le plus étendu qu'il soit possible de voir. Son galop était facile, avec un joli jeu des antérieurs, et, ses changements de pied étaient amples et coulants.

Par suite de son encolure très bien greffée, qui couvrait parfaitement son cavalier, son équilibre naturel était tel qu'une fois mis dans l'allure nécessitée par le mouvement à exécuter, les jambes n'avaient, pour ainsi dire, plus à intervenir, il suffisait d'une action très légère de la main se limitant à une pression ou à une flexion imperceptible des doigts pour l'obtenir.

Par exemple les appuyers pouvaient être déclenchés uniquement par un effet de la rêne opposée, sans déranger son placer. Il en était de même pour les changements de pied, même ceux à tous les temps, qui pouvaient s'obtenir aussi bien par une simple pression des doigts sur les rênes sans la moindre action des jambes — celles-ci pouvant même être tenues complètement écartées de la selle — que par un simple contraction des mollets, sans main, les rênes même abandonnées sur l'encolure. Il suffisait presque d'y penser...

Ceux qui, parmi vous, font de ces changements de pied au temps savent que le secret, c'est de rester très droit dans sa selle, sans la moindre contorsion, avec une assiette profonde, de ne pas relacher les jambes, si peu que ce soit, et surtout de ne pas être en retard dans la demande; il faut même être plutôt un peu en avance sur le rythme des flancs du cheval, qui au galop, tantôt s'éloignent et tantôt se rapprochent des jambes du cavalier.

Taine était donc très léger, mais quand on ne lui demandait pas de mobiliser sa mâchoire, il restait bien sur la main, ce qui est indispensable dans toute reprise pour bien contrôler son cheval et pouvoir pallier les dérangement occasionnés par les bruits divers, les feuilles de papier qui s'envolent de la table du Jury, les fleurs que le vent agite dans les pots, etc.

Si le cheval reste, durant toute la présentation, trop « en liberté sur parole », suivant l'expression consacrée, on court le risque de le voir, au moindre incident, le reprendre et vous échapper; en un mot, le cheval ne doit pas être trop « bavard », il ne doit répondre que quand on « l'interroge ».

Il me semble, ne trouvez-vous pas, que je vous ai fait là un tableau bien séduisant de **Taine**; tout ce que je vous en ai dit, ce n'est pas pour le faire mousser, mais parce que je pense que vous pouvez en tirer un enseignement, et surtout n'allez pas croire, non plus, que c'est pour mettre en valeur son cavalier, qui, je vous assure, n'avait pas grand mérite à faire valoir ses brillantes allures. Tout cela était chez lui facile par suite de cet équilibre naturel dont je vous ai parlé, il n'y avait guère qu'à le laisser aller comme s'il était en liberté, mais il ne faut pas croire que tout dans son travail était pour le mieux dans le meilleur des mondes, et j'étais le premier à savoir ce qui n'allait pas bien.

Pour en terminer avec lui, il était d'un caractère violent et irascible; très sur l'œil il était d'un abord peu aimable, qui nécessitait toujours un peu de diplomatie, et même davantage; ainsi, je n'ai jamais pu, étant en selle, lui toucher la tête, pour par exemple lui arranger son toupet.

Mais ce fait d'être sur l'œil présentait un avantage, c'est qu'il facilitait les arrêts — qui étaient notés— au point milieu de la carrière. Fasciné par la table du Jury, il s'arrêtait absolument pile, complètement figé sur ses quatre membres, ses petites oreilles pointées en direction de celle-ci, son cœur battant à tout rompre sous ma botte, puis la reprise une fois commencée cela allait à peu près.

Il a toujours été très difficile à embarquer; à l'entrée du wagon, il se présentait la tête au-dessus du toit, sans qu'il soit possible de le lui faire baisser; on ne pouvait y arriver qu'en lui mettant une couverture ou un cornal sur la tête.

Cet inconvénient devait d'ailleurs un jour lui coûter la vie, et voici dans quelles circonstances :

Faisant partie d'un lot de chevaux qui avaient été évacués de Saumur devant l'avance allemande, en 1940, sous le commandement du Colonel de Laissardière, au moment d'un embarquement, il se regimba entre les mains d'un cavalier qui ne le connaissait pas bien et en se défendant il se brisa une jambe; on dût l'abattre d'un coup de pistolet...

Un de ses pieds, arrangé par un Maréchal, me fût envoyé par la suite, et je le regarde, de temps en temps, avec mélancolie, comme aussi mes mors et mes éperons qui ne sont plus, hélas, que des objets de panoplie... à côté de mes fusils, de mes pistolets, de mes skis et de mes cannes à truites... il n'y a plus que celles-ci que je détache encore pendant la saison de la pêche à la mouche...

LES JEUX DE LOS ANGELES

Il serait peut-être temps maintenant d'en arriver à la Xe Olympiade de Los Angeles; notre équipe était composée du Commandant Marion avec **Linon**, du Capitaine Jousseaume avec **Sorella**, de **Taine**, et enfin de **Clough Bank** comme remplaçant.

Du voyage lui-même je ne vous dirai rien, sinon que ce fût très sympathique, ce serait beaucoup trop long. Les athlètes furent logés au village olympique, mais nous les cavaliers, dans un magnifique Club de Golf, à Santa-Monica, à proximité du Pacifique, et de terrains de polo, qui s'étendaient à perte de vue, et sur lesquels nous pouvions détendre nos chevaux.

Ceux-ci, dans leurs boxes, recevaient des visites incessantes par suite de la propagande intense faite dans les journaux pour l'équipe française, et même **Taine** avait fini par s'apprivoiser devant les morceaux de sucre que les Américaines lui apportaient à profusion.

SUITE PAGE 23

Los Angeles 1932. La présentation de l'Equipe française. De gauche à droite : le Cdt Marion avec Linon, le Cdt Lesage avec Taine, le Cap. Jousseaume avec Sorella (Photo Geo Wilson Rose).

LA MÉDAILLE D'OR DE TAINE

SUITE DE LA PAGE 21

Et voici, pour vous amuser, la fin de ce qu'un Ecuyer rima au retour de ces jeux :

Dans un stade plein à craquer,
Des millions de bouches humaines
Ont acclamé à perdre haleine
Pirouettes, passage et piaffer
L'Américain sût apprécier
La majesté calme et sereine
Du cheval — c'est justice pleine,
Mais un autre sût s'imposer,
Qu'il faut tout bas féliciter !
Car on m'a dit qu'au cheval Taine
Les belles stars américaines
Ont préféré son cavalier ! !

Eh bien ! ce n'est pas du tout vrai; elles ne m'ont jamais demandé autre chose que des autographes... et réciproquement...

Des reprises, je ne vous dirai pas grand chose, car je passai le dernier, et j'en profitai pour détendre tranquillement mon cheval. Je savait seulement, avant d'entrer en piste, que les Suédois étaient, comme toujours, très dangereux, que le Commandant Marion avait fait une reprise très bien réglée, comme d'habitude, et que Jousseaume avait fait une bonne présentation, mais que sa jument s'était montrée un peu nerveuse, et partant un peu imprécise dans quelques mouvements.

La présentation de **Taine** me sembla se passer sans histoire. Les résultats ne furent pas proclamés tout de suite, car il y avait eu un incident qui avait provoqué une longue discussion entre les membres du jury, et cet incident le voici :

Vous savez qu'il est interdit de se servir d'aides artificielles au cours de ces reprises, or le meilleur des Suédois, qui était vraiment excellent, s'était, paraît-il servi d'appels de langue pour faire démarrer et entretenir le piaffer de son cheval.

Convoqué devant le Jury pour s'en expliquer, il déclara que ce n'était pas exact, et que ce devait être le brossement de ses genoux contre sa selle qui avait été perçu. Mais le Général de Cavalerie américain qui présidait, et était heureusement doué d'une ouïe très fine, lui ayant répondu : « Mais moi, j'ai entendu vos appels de langue », il fût déclassé. Le Général Lafont, Français, ancien Ecuyer, qui faisait partie du Jury, me dit après, dans un souci d'élégance sportive : « Si ce Suédois avait eu le plus grand nombre de points, je n'aurais pas voté son déclassement, mais comme la place de premier n'était pas en jeu, je n'ai pas fait d'objection ».

Les représentants de la Presse, qui comme son nom l'indique, sont toujours pressés, avaient fait une confusion de noms, et on apprenait, le soir même en France, par la radio, que le Commandant Lesage était disqualifié, erreur qui put être rattrapée avant la parution des journaux du lendemain matin.

Notre vivante se fût donc levée que quelques heures après l'épreuve, et notre joie fût grande, quand une fois rentrés à notre Club, nous apprîmes que nous avions un premier et un deuxième prix individuels et le prix d'équipe, avec le Capitaine Jousseaume classé cinquième.

C'est le Commandant Marion qui l'apprit au téléphone; il était second, et comme je lui disais que la Médaille d'or aurait aussi bien pu lui revenir et que cela avait été pour moi une question de chance, je l'entends encore me dire en m'embrassant : « Battu par toi, cela m'est égal ». Cher Commandant Marion, je ne pense plus jamais à lui sans une très profonde émotion, quand j'évoque la fin, oh combien tragique ! qui fût la sienne en 1945, et qu'il ne méritait certes pas.

Et maintenant, si vous le voulez bien, une petite note sentimentale pour terminer l'aventure de Los Angeles.

Par un privilège spécial pour le cavalier gagnant, **Taine** fût appelé, le dernier jour des jeux, juste avant la cérémonie imposante de la clôture à refaire la reprise au milieu du stade, et je puis vous avouer que mon émotion fût grande, quant au sortir d'un obscur couloir d'accès, qu'on appelait « le tunnel », je débouchai au galop dans cette éblouissante lumière de Californie, avec un cheval très impressionné lui aussi et que je me trouvai, tout seul, au milieu de cet immense stade, devant plus de 110.000 paires d'yeux, pour y évoluer pendant 17 minutes.

Je puis bien vous dire aussi, que ce jour-là, en m'arrêtant pour saluer les Officiels et le Jury qui s'était à nouveau réuni, je ne savais pas lequel de nos deux cœurs battait le plus fort, celui de mon cheval que je sentais battre à coups redoublés sous ma botte... ou le mien... C'était évidemment le mien, et pas pour les mêmes raisons ! ! ! Mon cheval, lui, au moment où le flambeau olympique jetait ses derniers feux, ne savait pas que l'honneur de notre Pays et de notre Ecole de Saumur était en jeu, et il ne voyait pas les couleurs françaises qui montaient doucement au mât olympique, dans ce beau ciel d'azur de cette partie de l'Amérique, à plus de 12.000 kilomètres de ses écuries; il ne réagissait guère qu'au bruit des ovations en pointant ses oreilles...

Les Américains auraient peut-être mieux aimé assister à une séance de Rodéo !... mais il y avait un speaker — ce que je ne savais pas avant de commencer — qui expliqua un peu à l'avance les mouvements de la reprise, signalant en particulier les changements de pied en des points déterminés, ce qui donna, comme ils le manifestèrent à chaque changement, de l'intérêt à cette présentation d'équitation classique qui n'en offre guère que pour les initiés. Ce fût après la reprise le tour d'honneur du stade au galop et une fois pied à terre la montée sur le podium, je souhaite à l'un ou à l'autre d'entre vous d'en gravir un jour les marches et d'être appelé à y ressentir les émotions de faire applaudir les couleurs de son Pays et de son Club, par des centaines de milliers de mains, à des milliers de kilomètres de chez soi, aux accents de son hymne national.

Ce sont des minutes dont on se souvient toute sa vie.

A BERLIN EN 1939 RENCONTRE D'UN CHAMPION ET D'UN CHEVAL OLYMPIQUES

Pour ce qui est des Jeux Olympiques de Berlin en 1936, le Colonel Margot vous en a peut-être entretenu, ainsi que des incidents qui se sont présentés au Concours Complet d'Equitation auquel il a pris part; quant à moi je n'eûs pas l'honneur d'y participer, je n'eûs... que celui d'être sélectionné par le Général Wattel, qui, après une épreuve de sélection à Saumur me demanda d'y présenter mon cheval **Fidèle Amant**; mais lui ayant répondu que je ne désirais pas le monter parce que comme Ecuyer en Chef je ne pouvais pas me permettre de ne pas être le premier, que de cela on n'est jamais sûr, et que ce serait être plein d'outrecuidance que de le penser, il me répondit, après un instant de réflexion : « Je vous comprends ».

Los Angeles 1932. Le Cdt Lesage sur Taine avant l'épreuve de dressage.

Ce fût le cheval allemand **Kronos** qui brillamment gagna l'épreuve de dressage, et si le Colonel Margot et vous-mêmes ne trouvez vraiment pas que j'ai déjà trop abusé de votre attention, je vais le retenir encore quelques instants en vous parlant de ce cheval.

Il n'a pas été question dans tout ce qui précède — cela aurait demandé trop de temps — des différences qui pouvaient exister et existent actuellement entre les différentes Ecoles d'Equitation, n'ayant pas eu l'occasion de suivre la chose à l'étranger depuis 26 ans. Je sais que le Colonel Margot a des idées très nettes à ce sujet, et il a dû vous en parler, je crois cependant savoir que, dans l'ensemble, on continue en France à rechercher davantage l'équilibre dans le soutien du bout de devant par un relèvement plus marqué de la base de l'encolure, tandis que certains étrangers équilibrent leurs chevaux par un soutien plus marqué de la main, avec un placer plus bas donnant l'impression qu'il sont plus renfermés que les nôtres.

En somme, pour en revenir à la comparaison de la canne à pêche, avec laquelle vous êtes maintenant familiarisés, ceux-ci seraient assis sur le petit bout et la main devrait soutenir le gros bout qui aurait tendance à baisser.

A l'époque où je montais, je dois dire qu'il n'y avait guère de différence entre les meilleurs cavaliers, et qu'au fond on aurait pu, avant les épreuves, mettre les noms des trois meilleurs dans un sac, et tirer au sort le premier. C'est une affaire de nuances et de

chance: un jour l'un, un jour l'autre pouvait avoir la première place.

Je me rappelle avoir, en 1939, à Berlin, dans des circonstances assez particulières, monté le fameux cheval **Kronos**, qui avait été dressé par un remarquable professionnel, M. Lörke.

Après une reprise du Cadre Noir devant Hitler, ce cheval avait été présenté, d'une manière magistrale, par son dresseur, dans un travail à pied, aux longues rênes, les mains sur les hanches, comme à l'Ecole de Vienne, comportant tous les mouvements de la Reprise Olympique, depuis les changements de pied à tous les temps, jusqu'au passage et au piaffer, sous un halo de projecteurs de couleurs du plus heureux effet. A la suite de quoi le Président de la Société Hippique de Berlin, en accord avec le Général Decarpentry, vint me demander si cela me ferait plaisir de le monter. Bien que je n'en eûs aucune envie, me doutant de ce qui allait se passer, je ne pus par courtoisie décliner l'invitation, et on prit rendez-vous pour le lendemain matin.

En arrivant sur la piste, je trouvai naturellement tout ce que je redoutais, tout un aréopage de personnalités équestres, de Généraux de Cavalerie allemands, de cavaliers dont le Général Decarpentry.

Le cheval fût amené avec ses couvertures, sans que je sache s'il avait été détendu, et je me fis mettre en selle, un peu ému comme vous pouvez m'en croire...

Tout d'abord, je trouvai un cheval un peu mettre un terme à ce trop long bavardage, un vrai pensum que je vous ai imposé là...

Toutes ces réflexions que j'ai entremêlées dans cette causerie, et qui, à bâtons rompus, ont porté sur l'équitation courante et une équitation plus fine, vous les avez maintes fois entendues, bien certainement, de la bouche de vos instructeurs, et peut-être sans y prêter toute l'attention voulue, aussi n'était-il pas mauvais de les entendre ressasser une fois de plus par une autre bouche pour s'en bien pénétrer, et, si cette causerie doit avoir pour effet d'en faire réfléchir encore davantage quelques-uns parmi vous, je ne regretterai pas trop l'heure qu'ils auraient préféré peut-être passer sur leurs chevaux et profiter encore un peu de la précieuse présence du Colonel Margot.

Vous n'en êtes pas encore au point de vous faire remplacer sur leur dos par une machine électronique et un pilote automatique, qui par un système de téléguidage vous permettrait de les faire évoluer devant vos yeux émerveillés, ce qui serait grandement dommage, n'est-il pas vrai, et vous priverait d'une des meilleures joies de ce bas-monde.

Et voilà, il me reste à vous souhaiter à toutes et à tous toutes les satisfactions et tous les succès possibles dans votre carrière de cavalières et de cavaliers.

Colonel Xavier LESAGE.

La Colonel Lesage, Ecuyer en Chef du Cadre Noir, avec Taine. Illustration du Colonel G. Margot.

3

Tout d'abord, je trouvai un cheval un peu lourd à la main, et tandis que je faisais un tour au trot pour le détendre et le tâter, je pensais en moi-même que ce cheval qui avait gagné brillamment les Olympiades trois ans plus tôt devait être fort bien mis et devait pouvoir s'alléger.

Je l'empoignai alors sérieusement entre les mains et les jambes; le résultat fût immédiat et le cheval se remonta dans un placer excellent. Me trouvant en plein accord avec lui, je me mis à lui faire exécuter les airs de la reprise olympique, en commençant par les plus simples. C'est alors que mon regard se rencontra avec celui du Général Decarpentry, qui sentant ce qui se passait en moi, se mit délicatement à m'encourager d'œillades significatives : « Vous pouvez y aller, cela va très bien ». J'avoue que cela m'a donné plus d'aplomb, et que je pus mener à peu près à bien cette épreuve, car c'en est une que d'être appelé à demander à un cheval, en public, au pied levé, les airs classiques les plus compliqués. Combien j'aurais préféré monté ce cheval tout seul, dans un coin ! ! !

Que je m'en sois tiré à peu près honorablement, cela prouvait tout simplement que ce cheval était admirablement mis, qu'il n'avait pas volé sa place de premier, et que le Général Decarpentry était un homme délicat et sensible. Quand je descendis de cheval, Monsieur Lörke le monta à son tour, avec des rênes plus courtes, et en tira naturellement un excellent parti, qui me parût bien meilleur que celui que j'en avais tiré moi-même, jouant de ses 104 kg, avec des déplacements d'assiette d'avant en arrière dans les allongements et les rétrécissements. Quant à moi, d'après ce qui me fût dit, je l'avais monté plus « à la française », avec des rênes plus longues et des aides plus discrètes, ce qui s'était traduit par une reprise coulante.

Tout cela pour vous montrer qu'à cette époque, entre l'Ecole Française et l'Ecole Allemande, la différence n'était guère sensible, tout au moins en ce qui concerne **Kronos**.

Je vous fais grâce des présentations qui eurent lieu ensuite à Paris, Bruxelles, Genève, Vienne et autres lieux avec **Taine, Fou du Prince** et **Rissmant**, car il est grand temps de

Colonel Xavier LESAGE.

En 1932, à Saumur, le Cdt Xavier Lesage avec Taine.

Au Paddock du Grand Palais en 1932, un an après les Jeux Olympiques de Los Angeles, et quelques instants avant la présentation devant le Président de la République. A gauche, le Col. Danloux et le Cap. Cleva (Photo Louis Gay). Taine (P.S.) par Mistapor (P.S.) et Truffe (P.S.). Avenue du Cours de la Reine, à côté du Grand Palais au printemps de 1932. Cette photo illustre bien la qualité du trot allongé du pur-sang future médaille d'or olympique.

« Les Jeunes Années ! ». Le Colonel Lesage a désigné pour vous sur cette photo, de gauche à droite, le Capitaine Lafargue, le Capitaine Guérin, le Capitaine Aublet, le Capitaine de Minvielle, le Capitaine de Balorre, le Capitaine Cavaillé, le Lieutenant Ribes, le Lieutenant Le Pex, le Lieutenant de Thouliez.

4